



Disponible en ligne sur

**ScienceDirect**  
[www.sciencedirect.com](http://www.sciencedirect.com)

Elsevier Masson France

**EM|consulte**  
[www.em-consulte.com](http://www.em-consulte.com)



IN MEMORIAM

## Jean-Marie Servant (1947–2016)

M. Revol

*Service de chirurgie plastique, hôpital Saint-Louis, 1, avenue Claude-Vellefaux, 75010 Paris cedex 10, France*



### Biographie

Jean-Marie Servant est né le 1<sup>er</sup> mai 1947 au Perreux. Receveur principal des Postes, son père était originaire de Haute-Loire ; institutrice, sa mère était originaire du Cantal. Bien qu'auvergnat de souche il n'a jamais vécu en Auvergne,

mais au gré des affectations professionnelles de son père, c'est à Montargis qu'il avait fait toute sa scolarité primaire puis ses classes de 6<sup>e</sup> et de 5<sup>e</sup>. La famille avait ensuite déménagé pour Poitiers, où il avait poursuivi ses études secondaires jusqu'au Baccalauréat, qu'il avait obtenu en 1964 (section mathématiques élémentaires). On ignore généralement qu'il avait alors fait aussi 10 ans de piano, qu'il jouait les nocturnes de Chopin, et qu'il était ceinture noire de judo...

Il s'était inscrit à l'École de médecine de Poitiers, où les cours étaient assurés à cette époque par des professeurs venant des facultés de Bordeaux, Tours et Paris. Ayant brillamment été reçu major au concours de l'externat, il avait poursuivi ses études à Paris.

C'est en première année de médecine qu'il avait rencontré Cécile. Elle était restée à Poitiers jusqu'en 1968, année où elle l'avait rejoint à Paris et où ils s'étaient mariés. En 5<sup>e</sup> année, ils avaient emménagé à la cité universitaire d'Antony. En 1971, il avait passé les concours d'Internat de Lyon et de Paris. Il avait fait sa première année d'internat en chirurgie ORL, d'abord à Versailles puis à La Pitié chez Sénéchal. Cécile lui avait donné un fils, Frédéric, en 1970, puis une fille, Valérie, en 1972. Ainsi chargé de famille, il avait été prioritaire au sortir de ses « classes » de Libourne pour effectuer son service national à l'hôpital d'instruction des armées de Bégin, à Saint-Mandé, dans le service d'orthopédie du Pr Jean Mine. Il s'y était vu confier le secteur septique de l'aile ouest flambant neuve, qui accueillait alors les blessés du Tchad. Guy Raimbeau, qui était son collègue dans l'aile sud, se souvient de lui comme d'une sorte d'extraterrestre, parce

Adresse e-mail : [marc@revol.org](mailto:marc@revol.org).

<http://dx.doi.org/10.1016/j.anplas.2017.03.003>  
0294-1260/

qu'il passait tout son temps libre à apprendre le japonais et à faire des anastomoses porto-caves sur les rats du Fer à Moulin, bien avant évidemment qu'il y existe un laboratoire de microchirurgie.

Après un an de service national, il était parti au Japon en octobre 1973 pour 3 mois de stage linguistique, au terme desquels il avait été résident étranger dans le service de chirurgie plastique du Professeur Onizuka, à la faculté de médecine de Showa, à Tokyo. Ce stage de un an et demi l'avait profondément et durablement marqué pour le reste de sa vie.

Il y avait absorbé non seulement la langue (il savait lire, écrire et parler en japonais) mais encore la culture japonaise et sa philosophie, dont il parlait avec une profonde admiration.

Il y avait appris le respect absolu et inconditionnel de la hiérarchie et des maîtres dans une société unicellulaire hyper structurée qui contrastait singulièrement avec la Société française post soixante-huitarde.

Il y avait enfin absorbé la chirurgie plastique auprès de son maître Onizuka, qui lui avait appris la réparation des fentes labio-palatines. Cette sur-spécialité était restée pendant toute sa vie sa chirurgie préférée, et il la retrouvait avec un immense plaisir lors de ses missions au Niger. Il avait appris aussi la microchirurgie, qui débutait à peine dans le monde<sup>1</sup>. Il avait suivi patiemment l'entraînement « à la japonaise ». Tous les matins, sans un mot, il déposait négligemment sur le bureau du Pr Onizuka les dizaines de tubes de silicone qu'il avait anastomosé au laboratoire pendant la nuit. Tous les matins, sans un mot, Onizuka les balayait vers la poubelle d'un revers de main. Après quelques mois de ce rituel muet, un matin, au staff, le patron lui avait enfin confié son premier transfert microchirurgical libre, ce qu'il n'avait jamais fait avec un interne, surtout étranger...

De retour à Paris en août 1975, Jean-Marie Servant avait poursuivi ses stages d'internat :

- d'abord à Saint-Louis, chez le Pr Dufourmentel. Il faut remarquer qu'à cette époque, le service de chirurgie plastique de Saint-Louis participait à la garde de chirurgie générale, et s'occupait de toutes les urgences chirurgicales, plaies du cœur comprises ! Jean-Marie Servant y avait eu pour Chef de Clinique Claude-Le-Quang, pionnier de la microchirurgie en France, qui commençait à décrire les premières séries de réimplantations digitales, les premiers transferts libres d'épiploon, d'œsophage, de 2<sup>e</sup> orteil...
- il avait poursuivi à Bicêtre, en chirurgie générale chez le Pr Monod Broca, puis à Villejuif, en chirurgie carcinologique chez le Pr Cachin, et pendant un an chez le Pr Grellet en chirurgie plastique à l'hôpital Henri-Mondor qui venait juste d'ouvrir ses portes ;
- il avait terminé son internat en 1978 en chirurgie infantile à l'hôpital des enfants malades, chez le Pr Pellerin. Chaque fois qu'on lui confiait une greffe de peau totale inguinale, il en profitait pour disséquer les vaisseaux

circonflexes iliaques superficiels et s'entraîner ainsi en cachette à réaliser des lambeaux inguinaux libres...

Il avait alors attendu sa place de clinicien à Saint-Louis pendant un an, qu'il avait occupé en étant attaché dans les services de chirurgie plastique des enfants malades, d'Henri-Mondor et de Pontoise. Il en avait profité pour soutenir sa thèse de doctorat en médecine à la faculté de Bicêtre sur l'« étude de micro-anastomoses artérielles au microscope électronique à balayage ».

À l'exception de cette thèse, qui avait fait l'objet d'une publication dans le PRS [1] avec Ikuta, et dont le texte était réduit au minimum autour des photos, il n'avait ensuite pratiquement plus jamais rien écrit lui-même. Il préférerait le bistouri au stylo...

Ayant débuté son clinicat en octobre 1979, il avait été avec Jean-Paul Réal à la fois un des deux derniers Chefs de clinique de Claude-Dufourmentel, et un des deux premiers Chefs de Pierre-Banzet.

À la fin de son clinicat il avait brièvement fait fonction de « mono-appartenant », terme qui désignait alors les praticiens hospitaliers. Deux ans à peine après la fin de son clinicat, en octobre 1982, il avait été nommé Professeur Agrégé de chirurgie plastique, à l'âge de 35 ans.

À cette époque fantastique où la chirurgie plastique moderne se constituait, où on redécouvrait la vascularisation de la peau et où on décrivait pratiquement un nouveau lambeau par semaine, il était lui-même à la pointe de ce mouvement mondial, en inventant des stratégies nouvelles d'utilisation de ces lambeaux, qui avaient toutes pour but d'améliorer la fiabilité et la sécurité. Parmi toutes ses contributions, il faut citer les règles de prélèvement des lambeaux de grand dorsal en décubitus dorsal, la stratégie du « chausson aux pommes », celle de la boucle vasculaire, le sauvetage du lambeau chinois ponté par fistule artérioveineuse distale, l'excision cutanée systématique des curages ganglionnaires inguinaux, l'anastomose veineuse distale des lambeaux frontaux, l'anastomose en Y du pédicule thoraco-dorsal, etc. Il considérait chaque nouveau problème comme un défi chirurgical, qu'il se faisait un devoir de relever. Pour progresser, il recherchait les cas les plus difficiles, en repoussant à chaque fois d'un cran ses propres limites, à la fois pour les indications et pour les techniques. Finalement, il a ainsi déplacé très loin les limites de la chirurgie d'exérèse et de réparation, et contribué de façon majeure à façonner la chirurgie plastique française actuelle.

Il avait rempli les fonctions de Secrétaire général de la Société française de chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique (SFCPRE) pendant 4 ans, de 1989 à 1993, après Pierre Banzet, et avant Claude Le Quang. À cette époque, la SFCPRE n'avait pas encore son petit « O » après le « S », et elle siégeait dans le bâtiment historique des bains de l'hôpital Saint-Louis.

Fin avril 1993, il avait subi une lourde intervention cardiaque à l'hôpital Henri-Mondor, avec en particulier une valve mitrale mécanique qui le condamnait aux anticoagulants pour le reste de ses jours. Il s'en était remarquablement remis, malgré toutes les complications qui sont traditionnellement réservées au corps médical et qui ne l'avaient pas épargné. En 1995, une hémorragie interne était ainsi brutalement survenue dans les suites jusque là simples

<sup>1</sup> C'est en 1973 que Rollin K Daniel, alors jeune interne en stage en Australie chez O'Brien, avait publié, sous son nom, le premier transfert microchirurgical d'un lambeau inguinal libre au pied, réalisé la nuit, à l'insu de son patron. C'était l'époque des premières mondiales et de la testostérone...

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/5644505>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/5644505>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)